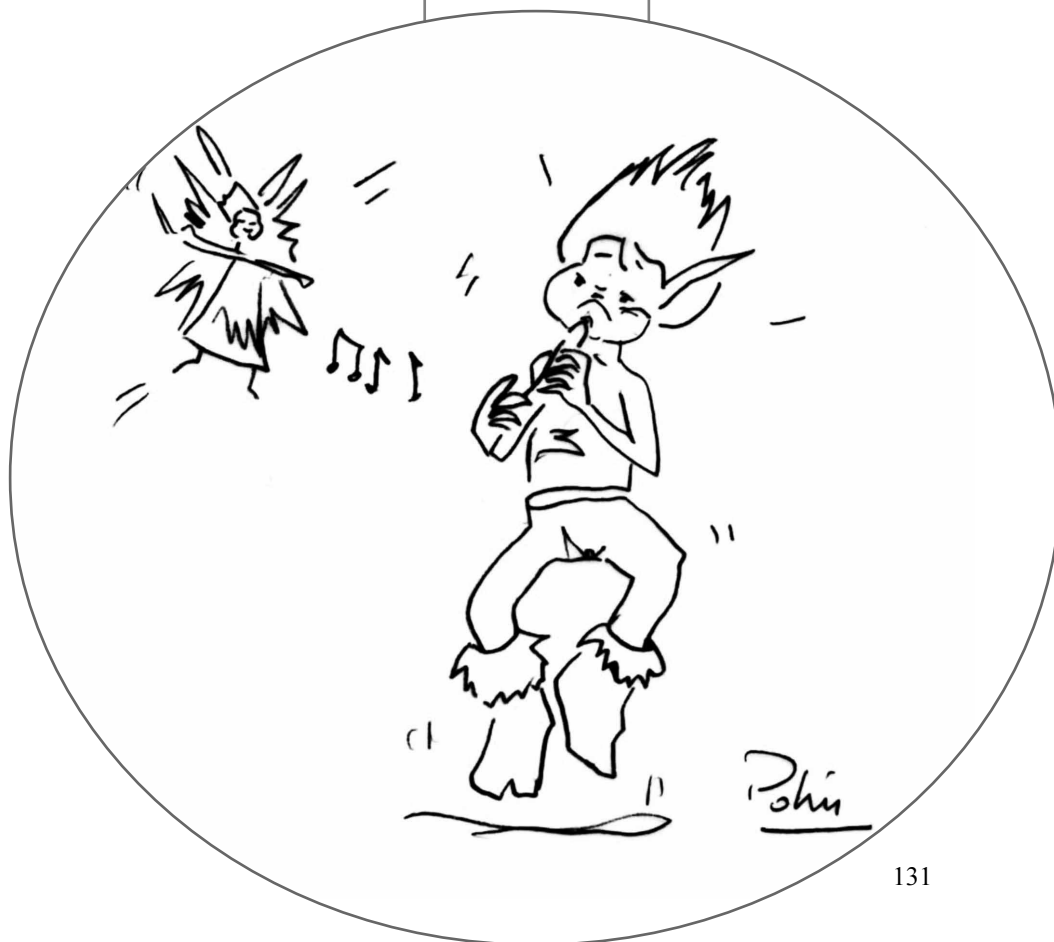


Entre-chats

Echange de
lettres et de
poèmes.

2



CORRESPONDANCE AVEC SUZANNE BLAISE



Paris, le 2 mai 2003

Chère Dominique,

Voici, en prévision du numéro d'Etoiles d'Encre sur le thème de l'enfance, des poèmes écrits entre 1936 et 1939, veille de la guerre, et dont deux ou trois ont été publiés en 1955 dans un recueil : *D'autres peignent le printemps*, par Jean Rousselot. Je ne les avais jamais rassemblés jusqu'ici faute de temps. C'est à leur propos que Bachelard m'avait écrit : " vous m'avez donné du rêve. " J'espère que tu seras de cet avis et que tu pourras en semer quelques-uns tout au long de la revue, pour accompagner des articles moins naïfs ou misérabilistes, car mon enfance n'était pas une enfance dorée.

J'avais entre 12 et 15 ans, ce qui t'expliquera les tournures un tant soit peu incorrectes parfois (je te montrerai un jour l'original) dont deux ou trois seulement corrigées bien que l'ensemble soit scrupuleusement respecté. Au nombre de ces poèmes néanmoins il en est un - un seul - qui ne figurait pas dans la galerie. Peut-être le trouveras-tu. Je tenais terriblement à ce personnage, le moindre de ses gestes est encore devant mes yeux.

Dans mon adolescence j'écrivais aussi des poèmes en vers classiques très vite abandonnés. Dans les poèmes que je t'envoie j'avais déjà - je crois - trouvé ma véritable voix/voie... La vraie poésie telle une aura impalpable qui sacralisait les êtres les plus ordinaires et atteignait au cœur de la réalité... Synonyme d'un bonheur profond malgré les ombres autour. J'espère que tu les aimeras. Tu retiendras ceux qui te paraîtront convenir le plus. J'ai plaisir à te les offrir. (...)

Amicalement. Suzanne

Fontarail

Suzanne Blaise

*Ma cousine était charnue comme une pêche
Et veloutée.
Nous habitons le Paradis Terrestre.*

*On traversait un mur de papillons ivres-morts
Qui dansaient
Et l'odeur des sureaux faisait tourner nos têtes*

*Il y avait un gué pour franchir le ruisseau
Etranglé dans les herbes
Les gitans avaient mis le feu
Et noirci les pierres*

*Nos doigts cherchaient au fond de l'eau
La glaise bleue
Idole d'un désir
Brûlant et ignoré.*

*Chaque jour naissait un miracle
Nous semions du persil !
Poussaient des œillets blancs !*

Au-delà des barrières

*Un bonheur défendu
Entr'ouvrait les feuillages...*

Rue de mon enfance
Poèmes inédits 1936-1939

ENTRE-CHATS

Paris, le 29 janvier 2003



Chère Dominique,

Les mots parfois viennent à manquer quand l'émotion est vive. L'émotion éprouvée à la lecture de tes impressions sur *Une femme sur mesure* venue de loin échouer entre tes mains. J'espère pouvoir trouver les mots justes.

Il y a pour commencer l'émotion banale et bien connue de l'écrivaine dont le texte a été pas seulement lu mais entendu. Et bien que nous n'ayons pas parlé de l'aspect écriture, ni politique ni poétique. Ainsi que de la non-conformité aux normes traditionnelles.

Il y a surtout l'émotion éprouvée à lire un commentaire où tu as mis tellement de toi, où je découvre un autre " je " très proche du mien, de ton propre aveu - ce qui confirme mes intuitions - où je sens que tu réponds à mon expérience douloureuse par une compréhension née du même baptême du feu, de l'amour, de la vie, où je reconnais une femme qui a déjà payé dans sa vie le refus des alignements.

Enfin - et c'est le plus extraordinaire, le plus signifiant - une femme dont le vécu et l'âge sont cependant différents du mien. Et cela me redonne une confiance perdue en la possibilité d'un lien entre femmes en dépit de nos différences dont la découverte a été souvent tragique, dans l'effervescence et les illusions des retrouvailles historiques.

Je connais la souffrance, aussi, de l'écrivaine - une espèce encore à ses débuts mais déjà soumise à tous les aléas de cette condition de paria - dont la parole demeure inaudible (quand ce sont les autres le plus souvent qui sont sourds).

CORRESPONDANCE AVEC SUZANNE BLAISE

Et c'est pourquoi je t'ai téléphoné sur le champ pour te remercier de m'avoir évité cette souffrance qui reste notre risque permanent, le risque à courir pour tenter de partager ou transmettre nos doutes, nos certitudes, nos expériences pas toujours transmissibles et toujours discutables. (...)

Je n'ai pas le ton de ton écriture, ma voix est nue dans ce texte, sans autre désir que de dire, dire ce qu'on nous interdit de dire (j'ai résisté à l'envie du titre " Sois mère et tais-toi "), mais elle est véridique. Elle ne crée pas, comme la tienne, avec des images, un autre monde dans ce monde. Elle demeure - y compris en poésie - au bord de cette transmutation inouïe de la plus triste des réalités que tu opères, une conversion à travers la métaphore, de la réalité qui loin d'en être escamotée surgit avec plus de force que dans une transcription littérale.

Mais je pense souvent et même si j'écris " pour moi " à celles qui n'ont pas le privilège comme toi et moi d'accéder facilement aux démons, merveilles et tours de passe-passe de la poésie, ce niveau supérieur du langage. Et j'écris surtout pour celles qui actuellement méconnaissent les dangers qui les menacent, les bourbiers où elles risquent de s'enliser. Si mon chemin, dans *Une femme sur mesure* peut les intéresser, qu'elles puissent s'y reconnaître quand elles hésitent à s'y engager ou bien y puiser la fierté des libertés conquises, je ne regretterai pas les tourments éprouvés à le vivre et à l'écrire, pour surmonter un écartèlement qui est le lot de toutes les femmes et plus sûrement celui des femmes artistes ou poètes.

La discussion ne fait que commencer.

A bientôt. Amicalement. Suzanne

La queue

Suzanne Blaise

*Dans la cuisine de grand-mère
Il y a un petit trou
Longue queue qui sort de terre
C'est peut-être une sorcière !*

*La grand-mère ne dort plus.
Tout est sens dessus dessous.
Je l'ai vue, moi, cette queue !
Elle se tortille un peu.*

*Croix de bois, croix de fer,
Si je mens, vais en enfer !*

*Mon père y met de son ciment
Nous le regardons tous faire.*

*Croix de bois
Croix de fer
Crache dessus !
La queue ne reviendra plus !*

Rue de mon enfance
Poèmes inédits 1936-1939

Un p'tit noir

Dominique Le Boucher

*Recroquevillée sur un banc noir
Une petit' ouistiti assise*

*Mais non le banc n'était pas noir !
Quelle histoire
Et tu n'es pas une ouistiti
Quelle méprise*

*La porte s'est fermée sur le soir
Et le regard-mur des sœurs souris grises*

*Ce n'était qu'un petit retard !
Quelle histoire
Et tu exagères pour les grilles
Quelle méprise*

*Y'a plus de lumière plus d'espoir
Petit' ouistiti avec ses pleurs se grise*

*Mais non on ne pouvait pas le savoir !
Quelle histoire
Un grand drame et une petite fille
Quelle méprise*

*Première fois incendie la mémoire
Comment c'est une enfance cerise ?*

*Quarante ans on retourne y voir !
Quelle histoire
Tu étais déjà une insoumise
Quelle méprise*

*Soudain passe la tête un petit loir
Je me souviens bien de ma surprise*

*Tu vois que tout n'était pas noir !
Quelle histoire
Où sont ton manteau et ta valise ?
Quelle méprise*

*Brave il s'est pointé tous les soirs
Où je n'attendais plus qu'on me dise*

*Mets tes grimaces au tiroir !
Quelle histoire
Petit' ouistiti n'est pas de mise
Quelle méprise*

*Recroquevillée sur un banc noir
J'ai repris mes allures de fille
J'ai mis quarante ans à l'savoir
Y'a rien de pire qu'une famille*

*Et maintenant si je m'égare
Quelle histoire !
A guetter juste un p'tit retard
Quelle méprise !*

*Ouistiti et petit loir resquillent
En traversant à l'aise les grilles
De mon obscur cachot mémoire
Pour moi seule des bijoux et des billes
Brillants comme des larmes dans le noir.*

Samedi, 16 septembre 2000

CORRESPONDANCE AVEC SUZANNE BLAISE

Paris, le 3 février 2003

Chère Suzanne,



Pour en revenir au manuscrit que tu m'as confié *Une femme sur mesure*, en vue d'une publication aux Ed. *Chèvre-Feuille Etoilée*, mes premières impressions demeurent ce que je t'en ai écrit rapidement lors de mon courrier précédent.

Il est évident à mes yeux que ce texte est à la fois créateur d'un " autre style de littérature ", et à la fois simple et authentique témoignage d'un moment de notre histoire de femmes. Créateur en raison du " choix " ou plutôt de ce qui s'est imposé à toi en tant que manière d'écriture, qui est l'expression d'un état d'être profond, intime, lié certainement à notre situation humaine et sociale en tant que femmes, mais plus encore à mon sens, à notre nature même, lorsque nous parvenons à la laisser se faire jour.

" Le style s'impose de lui-même " avait dit Hélène Cixous lors de notre entretien au sujet des *Réveries de la femme sauvage*. J'ai souvent parlé avec Cécile Oumhani de la façon dont les femmes écrivaines s'exprimaient en écriture par fragments, par bribes. Une écriture en éclats, en morceaux comme tu le dirais toi-même.

Ce que l'écriture révèle et affirme avec révolte et passion dans *Une femme sur mesure*, c'est l'impossibilité qui nous est faite d'être cet être que nous sommes au fond, créateur de sa propre existence joueuse et libre, de son double désir de fraternité et de solitude, auquel il nous est sans cesse opposé et imposé ce statut écrasant de porteuses potentielles d'une vie charnelle, de " Mère ". Cela signifie avant tout que notre rôle serait constamment de " compléter quelqu'un " ou de

ENTRE-CHATS

l'aider à venir au monde, à s'accomplir. Compagne d'un homme, mère de ses enfants, fille du père et de la mère à soutenir dans leur grande vieillesse, etc...

A aucun moment il n'apparaît, ou n'apparaissait jusqu'à ces temps que nous vivons aujourd'hui, que nous soyons un être entier, autonome, forte de son unité et rayonnant sa lumière pour elle-même. Femmes nous étions en regard de ce que nous pouvions apporter aux autres : un morceau d'eux-mêmes.

Comment alors s'étonner que l'écriture qui surgit et dont nous découvrons combien elle peut être une alliée dans cet acte de naissance, soit le reflet de ce morcellement intérieur, de ces mille brisures que nous sommes ?

Tu écris dans un peu de ce temps volé à la quotidienneté, aux multiples occupations qui sont celles d'une mère de trois enfants, divorcée, ayant à subvenir à leurs besoins et aux tiens. Et tu exprimes la souffrance de cet être en toi qui ne peut advenir, cette femme unifiée par sa propre création, celle qui aurait eu le choix, comme la plupart des hommes peuvent l'avoir, de ne pas entrer dans un rôle social plaqué sur elle de force tel un costume trop étroit qui ne cesse de la réduire, de la restreindre à une petite part d'elle-même.

Mais moi je dirais autre chose. C'est que cette fragmentation de ton temps et de ton être, cette imposture sont une force encore balbutiante, mais une force de vérité et de vie sous laquelle et à l'intérieur de laquelle se cache notre véritable " face humaine ".

Je m'explique : j'ai cru longtemps, car tout est mené à point et mijoté afin de nous le faire croire, que l'authenticité de l'œuvre d'un artiste se mesurait au sacrifice constant de son existence au-delà et à côté de cette passion créatrice qui l'envoûtait, le dévorait et lui donnait accès à cette sublimation

CORRESPONDANCE AVEC SUZANNE BLAISE

de tous les instants par ce qu'il est convenu d'appeler " Art ".

Mais le fait de l'avoir expérimenté à ma façon au travers de la peinture durant vingt années de ma vie et d'avoir vu autour de moi bien des femmes et des hommes créateurs mener une existence où la douleur et le renoncement tenaient plus du sacerdoce religieux que de l'accomplissement de soi, m'a conduite à réfléchir.

J'ai envié longtemps lorsque j'étais très jeune (quelle complaisance au tragique !) le destin de Vincent qui a fini sa vie avec une balle dans le ventre, il ne faudrait pas l'oublier, de Mozart épuisé à moins de quarante ans, de Modigliani, d'Antonin Artaud, de Camille Claudel et tant d'autres dont la vie n'a été que luttes, désarrois et pour finir dont chaque création ou presque pourrait pleurer des larmes de sang. Il y aurait bien à dire sur le rôle qu'occupe ce genre de " vocation " au sein de notre monde judéo-chrétien.

Mais ce qu'il en ressort avant tout à mon sens est, qu'à se couper des multiples visages qui sont ceux de la femme intérieure qui nous habite, à vouloir justement à toute force l'unifier, serait-ce par l'enchantement que représente la joie de créer, l'on risque de perdre tout contact avec le réel et avec chaque vibration de l'univers qui sont nos seuls garde-fous face à la folie et pour finir au démembrement.

Ce que je crois, c'est que la volonté inconsciente patriarcale de réduire nos multiples désirs de vie à l'" Un ", de l'enfermer toujours à l'intérieur de ce même costume d'un bout de la pièce à l'autre, qui mène forcément à la linéarité, que cela soit dans la façon d'être ou dans la création, est mortifère et auto-destructeur.

Nous portons en nous non pas une femme enfouie, mais

ENTRE-CHATS

cent, mais mille, et nous avons de surcroît la chance et le don de savoir les relier entre elles, car nous sommes avant tout des êtres d'alliance, de proximité, de ré-union. Aussi, quant à moi, je vis cette fragmentation, cette " femme en éclats " comme une richesse encore partiellement inexploitée mais infiniment porteuse d'avenir au cœur d'un monde qui, en cherchant à s'identifier au même, à l'unique, est en passe de s'enfoncer dans sa démesure mégalomane.

Et ne crois pas que je sous estime ce qu'a pu être ta vie alors même que " chargée " de trois enfants dans la société des années 1950 que nous connaissons, tu devais avant tout songer à votre survie. Toutes ces frustrations qui ont nourri ton texte d'une révolte active et riche en réflexions et en dialogues avec tes enfants, avec les hommes que tu as aimés, avec tes amies et amis, je les reconnais comme miennes aujourd'hui. Miennes même si vécues autrement compte tenu de notre différence d'âge et d'histoire personnelle.

Ce que je veux dire c'est que si ton récit est aussi puissant à mes yeux, c'est qu'il n'est en rien le constat de l'échec d'une vie. Tout au contraire, il en est le fruit que les femmes de demain n'auront qu'à cueillir à pleines mains.

En raison de l'émergence du mouvement féministe, auquel tu as largement participé, et de la proximité de Mai 1968, ton récit porte en lui toutes les semences de ces " passages " (qui n'appartiennent pas au passé) vers lesquels un jour, nous reviendrons, qui sont des fenêtres ouvertes sur l'envol de nos désirs. Mais, si elles se sont envolées, ces semences de nos désirs, nous gardons en nous la mémoire vive de ces instants et je suis certaine que c'est en nous, femmes, qu'elle renaîtra.

Le monde patriarcal à voie-voix unique où l'on circule à

xxx

grande vitesse est agonisant. Tout nous reste à inventer par les mille chemins de rencontre avec nous-mêmes, reflets de tant d'autres différentes et pourtant... " éveilleuses ".

Voilà, Suzanne, les réflexions qu'*Une femme sur mesure* m'a inspirées.



Je t'embrasse. Dominique

Le château

Suzanne Blaise

*Le grand couloir était obscur
On avait dû tuer des gens
Tout au fond se trouvait le trône
Le trône de Saint-Louis
Ou celui de Louis XIV
En bois doré
Avec un miroir où l'on se perdait
Mais depuis le temps il ne servait plus
On en avait fait
Un porte manteau.*

*Dehors, dans le soleil,
Il y avait des roses
Des roses qui jaillissaient !*

Rue de mon enfance
Poèmes inédits 1936-1939

ENTRE-CHATS



Paris, le 7 février 2003

Chère Dominique,

Je te remercie de m'avoir réécrit. J'ai rarement reçu dans ma vie commentaire plus éclairé - et plus éclairant - et aussi sensible de mon texte pour moi le plus important. Il me permet d'aller plus encore au fond de ce que j'ai voulu exprimer mais il pose aussi une question à laquelle il est difficile de répondre : " qu'est-ce qu'un échec ? "

A travers mon texte : *Je est une autre* que tu as dû retrouver dans mon manuscrit, comme tout au long de mon témoignage, tu auras perçu que je ne cherchais pas tant à atteindre une unité que de me forger à travers elle une identité nouvelle. Illustrant sans le savoir la parole de Gramsci : " La question de morale et de civilisation la plus importante est la formation d'une nouvelle personnalité féminine ". Ce qui pour moi se traduisait par le désir d'exister autrement que comme mère ou ex-épouse ou enseignante. Le désir d'une identité propre, autonome, et non une identité sujette à fluctuation et comme tu le dis si bien " constamment destinée à compléter quelqu'un ".

Une créature qui n'existe que " par rapport à ", " en fonction de ". Enfermée à chaque nouveau rôle, dans une espèce de camisole de force qui réduit son moi " à sa partie la plus restrictive ". Et nous sommes si bien " un morceau des autres " que ces autres - même adultes - maris, enfants, amants, lorsqu'ils nous parlent, ne savent la plupart du temps que parler d'eux, pensant communiquer avec nous qui nous ressentons alors comme des fantômes. Notre " je " volatil qu'ils soumettent à toutes leurs exigences, se doutent-ils qu'il y a derrière un être humain, bien que n'ayant même pas de nom

CORRESPONDANCE AVEC SUZANNE BLAISE

qui lui appartienne en propre ?

Ceci dit, cette identité nouvelle et autonome que je recherchais alors éperdument, n'était pas, ne pouvait pas être une fois de plus, du fait de mon tempérament, réduite à une seule définition, provisoire ou permanente et même si j'ai souffert atrocement d'une vocation contrariée, je ne pouvais déjà pas limiter ma vie à l'écriture. (Tu as très bien perçu le danger de mort attaché à une vocation exclusive et portée jusqu'à son paroxysme). La passion de la politique - au sens large du terme - me détournait déjà de la poésie. Je voulais tout explorer. Je me suis reprochée bien souvent cette tendance à me disperser, à vouloir tout embrasser. Je ne pouvais et ne voulais même pas renier ce qui me faisait souffrir.

Je crois que nous sommes avant tout des êtres contradictoires, hétérogènes, comme le soutenait Machado et aussi Pessoa qui l'a si bien formulé. Des êtres soumis à " l'altérité et à l'altération ". Notre identité est multiple - ce qui rejoint tout à fait ton propos et ta crainte de voir la limiter au mépris de toutes les sources vives que nous portons en nous. Car une identité mutilée, amputée, c'était pour Rimbaud la damnation et ce fut pour Van Gogh la folie. En ce sens l'Art est toujours inhumain. (J'ai écrit : " la poésie est toujours inhumaine ") Mais inhumain aussi de vouloir réduire une femme à sa seule identité de mère si elle porte en elle un besoin supérieur qui la dépasse elle-même et dont sa vie, et pas seulement sa mort et sa folie dépend.

Tenter de réaliser toutes les potentialités de l'être est peut-être, par ailleurs, la plus grande folie. Peut-on concilier l'inconciliable ? (Car il y a de l'inconciliable dans la vie, et surtout dans nos vies des femmes). Et si nous n'y parvenons pas est-ce un échec ? (J'ai eu envie d'écrire un essai sur la

ENTRE-CHATS

question...).

Il y a “ l’échec ” d’une promotion sociale ou artistique longtemps impossible pour les femmes - car on “ réussit ”, on construit sa vie entre vingt et cinquante ans. Les femmes d’aujourd’hui le savent qui retardent leurs maternités après la trentaine et plus... Et moi, pauvre idiot, qui croyais pouvoir tout réaliser en même temps !

Disant cela je n’entends nullement exclure - bien au contraire - les raisons essentielles de notre impuissance à savoir les conditions de vie des femmes dans nos sociétés patriarcales. Et l’impérieuse nécessité, pour commencer, de survivre, avant de pouvoir “ exister ” vraiment ! On y gagne, c’est certain, de ne pas être coupée des réalités, et de ne jamais les perdre de vue dans les constructions de l’esprit.

Mais quand tu me dis “ si ton récit est aussi puissant à mes yeux c’est qu’il n’est en rien le constat de l’échec d’une vie ”, je suis d’abord profondément touchée et je me dis ensuite que ce ne sont pas là paroles en l’air ou désir intense d’une amie d’apaiser le souvenir d’années difficiles... J’entends : tu es une femme qui a trouvé sa liberté - bien que chèrement payée - et qui peut en éveiller le désir chez d’autres. Et cela, chère Dominique, atténue une peine qui fut jadis rage et désespoir. Reste pour moi que “ l’échec ” c’est un acte d’amour qui a été nié, avec les pires conséquences qui puissent s’imaginer quand des enfants sont pris en otages pour se venger et atteindre une femme.

J’ai toujours su, en qualité de pédagogue, que je ne parviendrai pas à éviter toutes ces conséquences ni empêcher la haine d’atteindre son but : perturber, pervertir à jamais la relation d’une femme avec ses enfants. Et lorsqu’on perd un enfant la douleur est pire que lorsqu’on perd un homme parce

CORRESPONDANCE AVEC SUZANNE BLAISE

que l'enfant est une partie de soi (psychiquement parlant surtout, ce que j'ai appris lors de mes investigations à l'École de Puériculture de Paris où j'étudiais les cas de mères dépressives ou infanticides) et qu'en ce domaine la volonté de comprendre se heurte à des murs infranchissables. Et l'homme sait bien le mal qu'il peut faire si les scientifiques eux, n'ont pas encore tout élucidé.

L'échec c'est aussi et avant tout l'irréremédiable. La part d'irréremédiable. Je sais que mes enfants, quelque part, ont été profondément atteints. Si j'ai pu, moi, faire face et en devenir mieux armée, ils ont connu des souffrances qui laissent des traces. Et c'est la source de la rage avec laquelle j'ai lutté contre toutes les impostures qui m'étaient apparues, et particulièrement contre le patriarcat, dans le Mouvement féministe. J'ai dû faire trente-six fois le deuil de mes enfants vivants qui tantôt m'acceptaient, tantôt me refusaient, au gré du bourrage de crâne dont ils étaient victimes. Le patriarcat est une bombe à retardement qui n'en finit pas d'exploser. Aujourd'hui encore. Et je remonte à peine d'un nouveau gouffre.

Tu vas t'étonner de me voir paraître confirmer dans une certaine mesure les diagnostics et les jugements réactionnaires des esprits opposés au divorce comme ils l'étaient à la contraception, à l'avortement, à l'homosexualité etc... Ils oublient seulement de désigner les responsabilités - tant les leurs - les causes réelles de ces soi-disant "échecs" qui se traduisent en drames dont les journaux sont pleins. Deux femmes et pas des moindres - Mannoni et Dolto - ont eu le courage très tôt, de dénoncer les vraies raisons, et la plus importante : le mensonge des adultes et aussi le rôle "pathogène" de l'école. Cf. *Premier rendez-vous avec le psychanalyste*, Ed. Gonthier.

Ce n'est qu'au travers d'une lutte extrêmement difficile

ENTRE-CHATS

que les femmes peuvent espérer faire éclater la vérité et qu'une société pourrait évoluer sans faire payer le prix fort aux femmes et aux enfants. C'est même au travers de nos échecs actuels (y compris l'échec de Mouvement) que nous prendrons conscience des vrais efforts à fournir, dans l'intérêt de tous. C'est à la loi, à la Justice, de rattraper le retard pris sur l'évolution des mentalités et non à les faire régresser.

Mon échec personnel - si échec il y a - peut servir, je pense, à mettre en garde les femmes contre les dangers qui les guettent et pas seulement en temps de guerre. La vie quotidienne peut elle aussi dégénérer en tragédie. J'ai la conviction - ou la prétention - d'écrire pour les femmes qui n'ont pas notre chance c'est-à-dire qui ne possèdent pas le fil d'Ariane de l'écriture et qui se perdent dans les dérives, le désespoir ou la folie. Je ne sais pas si elles sont aussi nombreuses que dans ma génération mais je crains qu'il y en ait encore beaucoup. Je voudrais leur montrer mon chemin - pourtant si banal - pour leur redonner confiance dans le leur, parce que c'est le même en dépit de toutes nos différences. Le chemin vers une plus grande vérité sur soi et sur les autres et sur le monde qui nous entoure.

Quant à mon écriture, je ne m'étais pas trop interrogée à l'époque sur son caractère précurseur ou non d'une écriture de femme. Tant il est vrai que la forme est inséparable du fond. Et du contexte. Aujourd'hui elle aurait peut-être moins scandalisé... Je voulais simplement dire la réalité. De ce néant que j'ai vécu je n'ai sauvé qu'une parole. Face à un monde de béton qui menace d'exploser. L'échec n'est pas de notre côté.

Je t'embrasse. Suzanne

Napoléon

Suzanne Blaise

*Sur le mur d'en face
Napoléon surveille la rue*

*Personne ne le voit
C'est un secret entre lui et moi.*

*Les jours de pluie sur le mur d'en face
Et ses langues mouillées de froid
Et ses vastes paysages
Le mur d'en face est un livre d'images*

*Les jours de pluie la rue
Et par terre tous ces luisants
Que les passants déchirent
Les jours de pluie la rue
Est un bonheur étrange.*

*Dans l'air tremble et se dilue
Un cœur de nacre.*

Rue de mon enfance
Poèmes inédits 1936-1939

ENTRE-CHATS



Paris, le 27 Juillet 2003

Chère Suzanne,

(...) Je crois, et c'est banal de le répéter, que nous sommes des écorchées vives du réel, ce qui fait de nous à la fois des passionnées de la vie et de tout ce qui ne cesse de croître vers plus de beauté, de liberté se déployant au seuil d'espaces infinis, et à la fois des êtres fondamentalement en rupture avec un monde qui bascule de plus en plus vers la folie morbide.

La superbe citation d'Octavio Paz, poète que j'apprécie beaucoup par ailleurs, " La poésie n'est pas du côté de la politique, elle est du côté de la révolte ", ne nécessite aucun commentaire évidemment. Et tes poèmes d'enfance sont les images réelles pourtant bordées d'imaginaire de cette aventure poétique et rebelle que je trouve proche de celle expérimentée par tous les écrivains qui tentent de ne jamais se couper du présent mis en acte dans chacun de leur texte, et revendiquent une parole en prise sur le quotidien, une responsabilité poétique à l'intérieur de la Cité.

En ce sens aussi je me sens très proche de quelqu'un comme René Depestre, poète né à Jacmel, petite ville côtière d'Haïti en 1926, et qui, dans sa poésie n'a cessé d'entremêler la beauté du paysage aux fabuleuses couleurs " J'ai été élevé dans un jardin... ", celle du corps féminin dont il parle avec une liberté et une sensualité tout à fait nouvelle et qui nous concerne me semble-t-il, et sa révolte face à ce qu'il appelle " le combat pour la dignité de l'homme du tiers monde ". Je ne te citerai que ces quelques vers extraits du recueil *Journal d'un animal marin* paru en 1964, et tirés du poème " La petite lampe sur la mer ".

" Pour descendre dans la galerie
Où Liberté mineur de lune
Depuis des siècles poursuit
Contre le grisou l'éboulement
Un charbon enfin délivré
De la peur la faim et ses bêtes
Cette petite lampe sur la mer. "

CORRESPONDANCE AVEC SUZANNE BLAISE

De tes poèmes d'où une " image populaire " se dégage avec cette émotion que les gens des Cités rencontrés au cours de mon enfance ont fait aussi naître en moi, tout comme d'une façon très différente des poèmes de René Depestre ou de ceux des années de la révolution algérienne de Jean Sénac, si souvent contestés car parfois " politiques ", s'élançait un souffle que je ressens comme étant du même élan que celui d'une humanité en devenir. Peu importent les mots utilisés et leur " qualité poétique ", dont on pourrait discuter à l'infini tant l'émotion ne peut se calibrer ni se mesurer, heureusement pour nous. (...)

Quant à l'enfance qui nous touche encore plus aujourd'hui face à la violence devenue comme tout le reste épouvantable spectacle au cœur des Cités, il nous faudrait inventer d'autres mots pour en parler. J'avais décidé de dédier le numéro précédent de la Revue à Sohane, la jeune fille assassinée à Vitry dans la Cité Balzac, brûlée par ceux qui, comme tant d'autres aux prises avec d'autres sociétés ne leur donnant aucun choix si ce n'est celui de la violence destructrice d'eux-mêmes au travers de l'autre, ne sont déjà plus des enfants.

Inventer d'autres mots car les nôtres, ceux de notre enfance encore parfois si proche à notre souvenir sont étrangers à ce présent barbare et affolé. Ces jeunes filles et garçons des Cités ne peuvent plus se relier à la moindre " réalité poétique " ni à la révolte venue du fond des tripes telle cette lave noire des volcans de René Depestre. Il n'y a qu'à lire le témoignage de Samira Bellil *Dans l'enfer des tournantes* pour plonger dans le concret s'il en est besoin. De quelle fraternité se revendiqueraient-ils ?

Ces enfants-là sont devenus à leur tour, après les policiers matraque haute, les bandes de vigiles et militaires alliés aux corbeaux du religieux, et les parents déjà largués les larguant à leur tour au milieu du coupe-gorge, les parfaits acteurs du drame sur la scène de leur vie. Mais comment pourrions-nous dire que nous ne savons pas d'où est venu ce feu, nous autres qui vivons au centre de la rupture depuis toujours et qui n'avons de cesse de la transformer en

ENTRE-CHATS

mots, en signes, en couleurs, en gestes tourbillonnants, afin de moins en souffrir ?

Faute d'avoir il y a vingt ans et plus été en mesure d'agir contre cette violence des sociétés marchandes et guerrières nous avons créé. Nous avons cru à la création comme possibilité de préserver " notre face humaine ". Et les enfants des Cités aujourd'hui sont à l'intérieur du chaos que nous avons laissé s'installer et ils n'ont aucun outil, ou si peu, pour en faire autre chose. Ils ont les mains nues. Et les armes sont là toutes prêtes à servir.

As-tu été voir le film *La cité de Dieu*, qui se passe au Brésil aujourd'hui et qui nous renvoie en pleine figure ce que des gens " ordinaires ", des mômes de la rue, sont capables de penser, d'élaborer et de mettre en actes comme révolte où la mort, la haine et le sang comme une tache rouge sur un mur blanc sont les seules réponses à cette énergie de vie bafouée et à ce désir de l'exprimer interdit ? Le jeune garçon photographe qui fixe sur la pellicule ces images de mort fait encore partie du jeu. Nos images d'enfance avaient peut-être à voir avec une certaine misère mais elles parlaient de la vie. Les leur sont le reflet d'une morbidité sans nuances. Pourquoi ?

L'inhumanité dans laquelle nous avons accepté de vivre encore et malgré tout et de faire survivre les mômes des Cités ne nous laissera plus indemnes. On ne pourra pas indéfiniment séparer les classes sociales et trier les êtres en catégories ayant accès au bonheur et au bien être ou pas. A nous autres, créatrices et créateurs de savoir si nous avons quelque chose à dire et à refuser enfin d'un monde qui se fossilise et s'enterre sous nos yeux.

Et en ce sens je te rejoins, car même si nous ne donnons pas une tournure semblable au mot " politique ", je sais tout comme toi parce que je le vis depuis longtemps, que notre poésie est un engagement qui doit de toute urgence transformer notre révolte en une solidarité active au quotidien. Faute de quoi...

Je t'embrasse. Dominique

" Teddy Bear "

Dominique Le Boucher

A Cécile

*Cristal de neige Cristal de sang
Où as-tu laissé ton enfant ?
Je l'ai déposé sur la route ensoleillée
Au bord du lac luisant de parchemins blancs
S'il était né qu'aurais-je pu lui donner
Mon p'tit enfant fleur Mon p'tit enfant fruit
Rongé râpé l'ours s'est tiré de mon lit
Ne m'a laissé qu'un goût sucré de poésie
A la poubelle je crois bien qu'on l'a mis
C'est comme si les portes de l'hiver
Offraient un festin de froidure à la terre
A moi A moi ses yeux de verre
J'écris pour replonger mon cœur dedans*

*Cristal de neige Cristal de sang
Où as-tu laissé ton enfant ?
Aujourd'hui au bord du lac étincelant
Y'a plein d'ours blancs qui jouent avec mes manuscrits
Mes p'tits enfants fleurs Mes p'tits enfants fruits
Je n'ai rien fait d'autre que leur donner la vie
A la poubelle je crois bien qu'on l'a mise
J'écris au creux de mon lit doucement
Et qu'il n'y ait pas de méprise
Cristal de neige Cristal de sang
Ne plus avoir peur du noir ça a pris du temps
Et c'était un noir d'encre tout simplement.*

Dimanche, 27 avril 2003

En ce temps-là...

Suzanne Blaise

En ce temps-là
Les mots
Étaient des oiseaux.
Et les poèmes
Tels des nuages,
Passaient les frontières,
Libres comme le vent,
Par-dessus les paysages.
Les mots
Se posaient où ils voulaient,
N'importe où.
Puis ils s'envolaient.
Et l'on ne voyait pas la nécessité
De les mettre en cage ou encore
Les dessécher et les conserver
Entre les pages d'un livre...
Ils naissaient dans la joie,
Ils naissaient dans la tristesse,
Et la joie et la tristesse
Avec eux s'enfuyaient
Vers de nouvelles aventures.
En ce temps-là
- le temps de l'enfance -
Les mots ne s'alignaient pas
Comme livres
Sur des étagères.

Tel un amour de femme
Recueil publié en 1998